



# CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 6 (1997)  
Femmes d'Afrique

---

Catherine COQUERY-VIDROVITCH

## Histoire des Femmes d'Afrique

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « Histoire des Femmes d'Afrique », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 6 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index373.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail  
<http://clio.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index373.html>

Document généré automatiquement le 03 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Catherine COQUERY-VIDROVITCH

## Histoire des Femmes d'Afrique

Je remercie tout d'abord chaleureusement l'équipe de rédaction de la revue *Clio* d'avoir pris avec ce numéro un double risque : celui d'aborder, avec les Africaines, un sujet quasi ignoré de l'historiographie francophone, et en sus d'avoir pour la première fois confié la responsabilité du thème à une historienne invitée heureusement pilotée par l'une d'entre elles, Françoise Thébaud<sup>1</sup>.

L'histoire des femmes d'Afrique (par un raccourci curieux, les sciences sociales françaises réservent la dénomination Afrique à l'Afrique noire, par contraste avec le Maghreb) est, en effet, un sujet de recherche tout récent. Jusqu'alors, la quasi-totalité des études, et elles sont en revanche assez nombreuses, ont été le fait des anthropologues, et avant elles des ethnologues qui, dès l'époque coloniale, se sont penchées sur la vie que l'on appelait alors « traditionnelle ». C'est d'ailleurs bien là que le bât blesse. L'anthropologie historique s'est souvent intéressée prioritairement aux phénomènes sociaux conservatoires, qui ont tendance aujourd'hui à devenir folklore en dépit des images copieusement diffusées par les agences de voyage en veine d'exotisme.

Car, depuis le siècle dernier, la condition féminine a connu de formidables mutations, sous l'impact des chocs successifs éprouvés par le continent noir. Ce furent d'abord les corollaires des grandes mutations mondiales : la Révolution industrielle occidentale à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, les prémices de la colonisation puis, à la fin du siècle, l'explosion de l'« impérialisme colonial », l'impact des deux guerres mondiales et des crises du XX<sup>e</sup> siècle (1921-22, 1930-34, 1951-52), les processus de décolonisation amorcés dès le milieu du siècle et le traumatisme des indépendances dans les années 1960, enfin la longue dépression qui remonte au début des années 1970, et la chute du mur de Berlin fin 1989 à la suite de laquelle est apparue une formidable quête de démocratisation. De ce fait, certaines mutations économiques et sociales rejaillirent de plein fouet sur les femmes : l'apparition du salariat et les migrations masculines du travail provoquèrent dès le XIX<sup>e</sup> siècle la redistribution et généralement l'alourdissement des tâches des paysannes ; l'essor des villes favorisa dès le départ l'insertion des femmes d'abord dans toutes les formes dites « informelles » d'approvisionnement et de services marchés, « cantines » de trottoirs, voire prostitution puis autorisa en définitive le salariat féminin ; la création, dès l'époque coloniale, des services de l'AMI (Assistance maternelle et infantile) finit par favoriser la baisse de la mortalité périnatale et infantile. Le tout encouragea fort tôt, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, la migration urbaine féminine ; celle-ci s'est si bien accélérée depuis une génération qu'on assiste à un véritable renversement des ratios migratoires : aujourd'hui, dans la quasi-totalité des villes africaines, le nombre de femmes excède nettement celui des hommes (le ratio est de l'ordre de 850 à 900 hommes pour 1 000 femmes).

Ceci explique pourquoi la « tradition » africaine, si elle a d'ailleurs jamais existé (mais ceci est un autre débat) n'est souvent plus qu'un souvenir, même si celui-ci est chéri ou même mythifié par les générations actuelles, surtout masculines, qui se refusent encore à entériner les nouveaux rapports de genre générés par cette accélération de l'histoire.

C'est donc consciemment et volontairement que ce numéro, comme le suggère d'ailleurs le sous-titre de la revue, est rédigé quasi-exclusivement par des historiennes et historiens, auxquels s'est ajouté le regard d'une sociologue. Il ne s'agit bien sûr pas d'une querelle de discipline, mais de la volonté d'une méthode un peu différente, plus sensible aux processus d'évolution qu'aux héritages du passé. Tous les auteurs qui ont participé à ce numéro sont spécialistes de l'Afrique, plusieurs sont africains, même si ceux-ci sont encore trop peu

nombreux à s'intéresser aux rapports de genre, en raison sans doute d'une tradition de supériorité masculine enracinée, au moins autant que celle qui existait encore dans nos pays européens il y a un demi-siècle à peine.

Certes, les éléments de dépendance entre genres se présentent sous des formes parfois très différentes. Une vie relativement autonome des femmes entre elles, qui se traduit en particulier par la vitalité très forte de la vie associative féminine (sociétés secrètes, associations de danse, tontines, etc.) les ont parfois protégées notamment dans les sociétés plutôt « matrilineaires », c'est-à-dire où la femme appartient à sa famille maternelle (ou « lignage ») davantage qu'à celle de son mari ; les femmes commerçantes aussi ont souvent fait « bourse à part » de leur mari, ce qui surprenait l'idéologie bourgeoise victorienne. En revanche, dans la plupart des cas, la femme fut et demeure dans les campagnes une véritable « bête de somme », l'instrument de production majeur, exploitée comme tel par les hommes de la famille. C'est que les femmes n'existaient que par leur lignage d'appartenance, qu'il s'agisse de leur propre famille ou de celle de leur époux. Comme dans la quasi-totalité des sociétés pré-industrielles, la femme n'était que la fille, la sœur, l'épouse ou la mère de l'homme dominant. C'est d'ailleurs pourquoi les femmes, en général surexploitées au sein de leur propre clan, n'eurent longtemps pas le droit d'aller gagner leur vie au dehors y compris comme domestiques, ce qu'elles étaient pourtant chez elles : d'où le surnom de « boys » donné aux gens de maison employés par les colons ; quant aux « ménagères », c'étaient au départ des déclassées, des marginales considérées par leurs proches comme peu recommandables. Le dehors, le domaine du salariat, de l'école, de la politique, était le domaine masculin par excellence.

C'est donc à ce thème du pouvoir politique masculin et à la difficulté des Africaines d'y trouver place que s'attaquent deux articles : celui d'Odile Goerg, qui démontre sur l'exemple de la colonie « modèle » de la Sierra-Leone que le problème se posait dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à propos du suffrage des femmes : l'élite des colonisés d'alors n'y était pas moins hostile que les colonisateurs réticents jusqu'au bout à accorder davantage qu'un transfert incomplet du modèle occidental. Quant au temps des indépendances, Fatou Sow analyse sur le cas sénégalais de quel poids pèsent les préjugés hostiles à la politisation des femmes, d'une façon à la fois plus crue et plus violente qu'en Occident.

Le problème est politique ; il est aussi, bien sûr, culturel. Deux articles de fond, celui d'Anne Hugon sur la côte ghanéenne au XIX<sup>e</sup> siècle et celui d'Estelle Pagnon sur les femmes igbo du Nigeria oriental au XX<sup>e</sup> siècle, démontrent le rôle essentiel que jouèrent les missionnaires dans la modification du rapport hommes-femmes : au conservatisme coutumier des vieux chefs pour lesquels les femmes étaient des inférieures naturelles plus ou moins assimilables à des esclaves, s'ajouta le conservatisme moral de l'Église. Le résultat fut trouble : quelques filles bénéficièrent certes de l'école, mais l'esprit victorien et bourgeois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ajouta ses freins à ceux de la société traditionnelle. La valeur sociale des femmes fut déniée, leur rôle productif fut au mieux ignoré, au pire exploité, leur émancipation durement entravée. Les bonnes sœurs, en dépit de leur charité, eurent une action sans doute encore plus négative, puisqu'elles transposaient, en quelque sorte, sur leurs jeunes élèves leur propre sentiment d'infériorité (Laurent Fourchard). Tout cela n'est guère amélioré par la persistance, voire la recrudescence de tortures anciennes, à savoir les mutilations sexuelles (Fatou Sow).

Il n'empêche que par le biais de contacts culturels extrêmement diversifiés, qui pouvaient aller de la religion à la prostitution, les femmes ont aussi joué depuis deux siècles un rôle privilégié de médiatrices culturelles entre les valeurs autochtones et les valeurs occidentales ; c'est sur cet aspect qu'insistent aussi bien l'article d'Anne Hugon à propos de la religion que celui de Dominique Bois sur les femmes malgaches, « ménagères », prostituées ou femmes d'affaires, actives dès le XIX<sup>e</sup> siècle précolonial dans les villes portuaires.

Publique ou privée, l'école joua son rôle dans cette affaire. Elle fut ouverte, et est encore parcimonieusement ouverte aux filles. Elle continue, aussi bien au Kenya (Hélène Charton)

qu'au Sénégal (Pascale Barthélémy), ou même en Afrique du Sud (Chantal Ahounou), de contribuer au retard social des femmes ; elle n'en est pas moins un instrument d'ouverture, même si elle a trop souvent pris, comme dans le cas de l'École normale de Rufisque, des formes à la fois conservatrices et maternalistes. Les premières romancières, comme Mariama Bâ, sont le vivant témoignage de l'accession des femmes à l'autonomie intellectuelle (Pascale Barthélémy), même si les arts contemporains, y compris le cinéma (Sophie Dulucq), continuent de véhiculer de vieux clichés éculés. Mais, même si durant la période coloniale elles n'eurent guère le droit que d'être infirmières, sages-femmes ou, plus tardivement, institutrices, les femmes sont entrées dans le monde du travail salarié « moderne » ; le droit des femmes, malgré la résistance des codes de la famille, commence à se préciser (Chantal Vlěi-Yoruba sur l'exemple ivoirien) ; les femmes constituent enfin, depuis au moins une génération, le fer de lance de la survie des villes dont elles sont les nourricières et où, à tous les sens du terme, elles mènent la danse, comme l'explique Didier Gondola à propos de Kinshasa.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur l'histoire des femmes d'Afrique, et sur l'extraordinaire combativité dont font preuve, depuis près d'un siècle, les femmes de tête et de cœur qui sont en train de changer leur société. Nous regrettons vivement, à ce propos, que Mme Madina Ly, historienne et ambassadeur du Mali à Paris, n'ait pas eu le temps de peaufiner l'histoire de vie qu'elle voulait nous confier : car elle est une parmi tant d'autres de ces femmes, dont la quasi-totalité de celles âgées de plus de cinquante ans incarnent la première génération d'alphabétisées, qui bouleversent les conditions de leur pays : ministres, enseignantes, médecins, professeurs d'Université, responsables syndicales, créatrices d'associations, femmes d'affaires, commerçantes, écrivaines, chanteuses... sans même parler des paysannes, puisque 80% de l'agriculture africaine repose aujourd'hui entre leurs mains.

L'histoire du genre en Afrique n'en est qu'à ses débuts, surtout en langue française, car la littérature anglo-saxonne, comme le suggèrent les mises au point de Rebecca Rogers et de Chantal Ahounou, possède une bonne longueur d'avance<sup>2</sup>. Depuis une dizaine d'années, aux États-Unis surtout, en raison d'une part du groupe de pression *African American* en quête de ses origines, et d'autre part de la vitalité du militantisme féministe anglo-saxon, la littérature sur le genre en Afrique s'est considérablement enrichie. On en est désormais outre atlantique à traiter des thèmes devenus classiques pour l'Occident, mais encore trop peu abordés par la recherche de langue française à propos des Africaines : parmi d'autres exemples, citons l'histoire des métissages interculturels et de la perméabilité des mentalités sensible dès le XVIIIe siècle comme l'a magistralement inaugurée l'étude des Tswana par Joan Comaroff il y a déjà plus de dix ans<sup>3</sup>, celle de l'intériorisation de la dévalorisation féminine entreprise par la morale puritaine<sup>4</sup>, ou bien encore celle de la propreté, comme elle apparaît dans un autre ouvrage qui va faire date<sup>5</sup>.

Cette analyse des rapports de genre ne permet guère non plus, faute de sources, de remonter en-deçà du XIX<sup>e</sup> siècle, car les femmes ont été les invisibles de l'histoire, aussi bien chez les anciens détenteurs du pouvoir que pour les colonisateurs. Comme avait naguère débuté l'histoire des femmes en Occident, l'histoire des Africaines s'est d'abord attaquée aux thèmes les plus simples à délimiter, là où les sources directes ne manquaient pas : l'action des missionnaires, le rôle de l'école, la diversité professionnelle. On en sent bien les limites dans ce numéro. Mais on perçoit aussi, je l'espère, les nouvelles orientations prises par les jeunes chercheurs, ce que sont la majorité des auteurs rassemblé(e)s ici, justement parce que ces pistes de recherche commencent seulement aujourd'hui à être explorées : ce que l'on désignait naguère du terme d'étude des mentalités, qui touche aussi bien le domaine culturel proprement dit que l'ensemble des réactions sociales et intellectuelles des femmes dans leur société. Apparaît désormais la nécessité d'aborder une analyse plus introspective, celle du regard que les femmes portent sur elles-mêmes et sur leur rapport au monde. Ceci nécessite il est vrai un solide investissement de recherche par les intéressées elles-mêmes, c'est-à-dire les historien(ne)s africain(e)s. Cela ne saurait tarder : les chercheuses féministes des nouvelles générations s'approchent. Elle font même très peur à leurs collègues masculins !

---

### Notes

1 *CLIO*, soucieuse de sortir du cadre de l'histoire occidentale, a demandé à Catherine Coquery-Vidrovitch, éminente spécialiste de l'histoire de l'Afrique, de prendre en charge un dossier consacré au « femmes d'Afrique ». Nous la remercions vivement d'avoir accepté cette proposition, occasion de débats fructueux entre elle et le comité de rédaction. Catherine Coquery-Vidrovitch a souhaité mettre l'accent sur les apports récents de la recherche historique. Sur la question des femmes en Afrique, dans d'autres sciences sociales, y compris l'anthropologie, il existe une grande richesse de travaux dont *CLIO* pourra rendre compte ultérieurement.

2 Voir, pour une vue d'ensemble de nos connaissances, C. Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIXe au XXe siècle*, Paris, Desjonquères, 1994, 404 p.

3 Jean Comaroff, *Body of Power, Spirit of Resistance. The Culture and History of a South African People*, Chicago, the University of Chicago Press, 1985.

4 Diana Jeater, *Marriage, Perversion and Power. The Construction of Moral Discourse in Southern Rhodesia 1894-1930*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

5 Timothy Burke, *Lifebuoy Men, Lux Women. Commodification, Consumption, and Cleanliness in Modern Zimbabwe*, Londres, Leicester University Press, 1996.

---

### Pour citer cet article

Référence électronique

Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « Histoire des Femmes d'Afrique », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 6 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index373.html>

---

### À propos de l'auteur

#### Catherine COQUERY-VIDROVITCH

Catherine COQUERY-VIDROVITCH est Professeur d'Histoire contemporaine de l'Afrique à l'Université Paris 7-Denis-Diderot et directeur de la formation doctorale « Dynamiques comparées des sociétés en Développement ». Elle a dirigé une quinzaine d'études comparées sur les pays du tiers-monde et L'Afrique occidentale au temps des Français. Colonisateurs et colonisés, c. 1860-1960 (La Découverte 1992), et publié plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'Afrique noire, parmi lesquels les plus récents sont *Afrique noire. Permanences et ruptures* (2e éd. révisée, L'Harmattan 1992), *Histoire des villes d'Afrique noire des origines à la colonisation* (Albin Michel 1993) et *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique du XIXe au XXe siècle* (Desjonquères 1994). Elle travaille sur les mutations socio-économiques en Afrique sub-saharienne, et prépare une *Histoire de l'Afrique au XIXe siècle* (Colin).

---

### Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

---

**Licence portant sur le document** : Propriété intellectuelle

---